

Les masques

Gilbert La Rocque, *Les masques*, extrait des pages 19 à 25 de l'édition Typo (2003)

Gilbert La Rocque

Numéro 132, février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Rocque, G. (2012). Les masques / Gilbert La Rocque, *Les masques*, extrait des pages 19 à 25 de l'édition Typo (2003). *Moebius*, (132), 157–161.

GILBERT LA ROCQUE

Les masques

À présent, il était debout sur le trottoir, dans la lumière dure et dévorante du soleil de midi, les tempes battantes, sentant que sa chemise mouillée de sueur lui collait entre les omoplates, regrettant d'être venu, furieux de se retrouver en plein cœur de Montréal par cette journée torride – comme s'il y avait été transporté malgré lui, comme si lui-même n'avait pas conduit en maugréant sur la grand-route, puis sur le pont Jacques-Cartier, puis péniblement à travers les embouteillages de la ville, la grosse American Motor bleu marine qu'il venait de ranger le long du trottoir et qui frémissait et haletait encore derrière lui comme un cheval fourbu – et il pouvait respirer l'haleine fétide qui sortait de sous le capot brûlant, tôles ardentes au-dessus desquelles l'air vacillait tremblotait, et il dit dans sa tête maudite belle journée pour une interview! Puis il claqua la portière, et de nouveau il se tenait là sur le trottoir, accablé, dans le ruissellement féroce du soleil, comme saisi et figé par la chaleur, avec l'impression de recevoir d'un seul coup toute la rue Saint-Denis en plein visage. Maintenant qu'il y était, il s'agissait de marcher là-dedans, dans cette fournaise furieuse où il se sentait littéralement tomber en jus. Ces journées de grande chaleur lui mettaient dans la tête le souvenir de certaines journées d'autrefois où il avait fait très chaud et dont il parlerait de toute façon dans son livre. Il en parlerait plus tard, mais cela se faisait, s'écrivait déjà, en ce moment même, quelque part au fond de lui. Et tout en marchant il pensait je sais maintenant ce que je vais mettre dans le livre – et c'était autre chose que des souvenirs, ce qu'on appelle ordinairement souvenirs, car il puisait cela dans sa fausse mémoire d'auteur, ou celle du personnage qu'il devenait lui-même sur le papier chaque fois qu'il écrivait *je*, dans l'espèce de vie parallèle qu'il perpétuait dans le grand mensonge de ses écritures.

Il brassait tout cela dans sa tête tandis qu'il marchait dans la rue Saint-Denis. C'était août, la ville fondait quasiment dans l'enfer de ce soleil flambant nu au beau milieu du bleu

assassin du ciel en délire, et la rue Saint-Denis c'était comme si elle avait fluviatile coulé, asphalte liquéfié entre les trottoirs, rivière noire de poix bouillante dévalant engloutir dans le fin sud de l'île les insignifiances amerloquaines pacotillardes du Vieux-Montréal, c'était si vous voulez une sorte de Venise-sur-Enfer avec gondoles et tout et tout, nautoniers à faces molles dégoulinantes de sueur avec le coude à la portière des fumantes Ford, Dodge, Impala, tout ce qu'on peut imaginer, les clinquantes bébelles chromées qui puaient et boucanaient tandis que les tôles et les vitres fessées de plein fouet par la chaleur lumière qui tombait du ciel vibraient et miroitaient terrible... Il y avait tout ça qui grésillait autour de lui, passants passantes on pouvait quasiment trébucher dans leurs odeurs, dessous de bras ça sentait l'axillaire suri ou les foireux sous-vêtements exhalant la subtile fragrance pipi de chat, peaux rissolant dans ce feu impitoyable, et en fait les promeneurs se faisaient relativement rares car de toute façon c'était le moment de dîner de téter tranquillement une bonne bière glacée dans un bistrot quelconque, on se mettait à l'abri comme s'il avait plu à siaux, et seuls les irréductibles de la Saint-Denis circulaient encore, ceux que vous pouviez trouver là à n'importe quelle heure et en n'importe quelle saison, refileurs de petites drogues qui vous offraient à mi-voix le gramme de haschisch qu'ils portaient dans leurs joues comme écureuils charriant des noix, cela et plus généralement tout l'ineffable gibier à grosses bottines jaunes, graines d'intellectuels à deux sous, ratés en haillons poursuivant le bad trip de leurs rêves d'artistes empoisonnés, gnangnans gagas tout hébétés dans leur boursouffure et dont l'esprit puait souvent aussi fort que leurs pieds fromagesques fermentant dans les impardonnables bottines, oui cette viande circulait mollement dans cet air suffocant et trop lumineux où il fallait presque s'ouvrir un chemin et où le moindre mouvement devenait un défi au bon sens...

Mais il n'avait pas le choix : il avait accepté cette interview, il fallait y aller... Déjà, il pouvait distinguer au loin, dans le tremblement de l'air surchauffé, l'enseigne et une partie du vitrage en *bow-window* du restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous, lui et la chroniqueuse des pages littéraires de la revue *Gazelle* pour madames de tout âge. Il y allait malgré sa profonde horreur des interviews et l'envie qui lui venait de virer de bord, de remonter la côte et de rentrer chez lui pour dormir sous les arbres. Mais en pensant à tout cela il pensait aussi au livre qui se faisait en lui, pensant *je n'étais pas encore vraiment vaincu, non, mais je chancelais pour ainsi dire*

à l'intérieur de moi-même, j'avais un peu l'impression de m'être subitement desséché et ratatiné comme un pépin dans un vieux fruit, foudroyé mais me tenant ferme et droit debout au bord de la rivière où l'enfant Éric avait disparu, et tandis que cela se passait, tandis que l'incident absurde, burlesque à force d'être tragique, continuait à se dérouler selon sa logique de cauchemar, tandis que les monocles et les matantes et les cousins et les cousines et toute la sainte parenté houlait dans mon dos en chuchotant et en se raclant la gorge dans leur attente de la suite (on finirait bien par le remonter avec les gaffes on voyait aussi deux plongeurs de la police dans l'embarcation alors ils voulaient voir ce noyé de huit ans), tandis que cela m'arrivait, le ciel virait au rouge, je me souviens de ce sang qui ruisselait du ciel, ça descendait comme couperet de guillotine sur l'horizon déjà fantasque et fermé, noir, dessinant la rive opposée en ombres chinoises... mais je n'étais pas réellement brisé même par cela... j'étais plutôt suffoqué offusqué par la raideur de la situation même, horriblement poigné dans mon angoisse qui subsistait et s'enflait malgré ma certitude que tout était consommé et qu'il n'y avait plus rien à attendre au bord de cette rivière, rien sauf la forme définitive que pourrait prendre ma douleur, c'est-à-dire qu'il y aurait tôt ou tard, selon le coup de dés qui avait été joué dans l'épaisseur même du destin, ce petit corps qu'on allait immanquablement trouver quelque part là, dans les parages de l'île aux Fesses, dans l'ignoble bouillon de culture, la soupe miasmique de la rivière des Prairies où il avait évidemment sombré avec la chaloupe délabrée de pépère Tobie, alors en attendant je vacillais comme si j'avais reçu un coup de poing en pleine face, tout perdu dans cette exaspérante impression d'être plus grand que nature, debout dans le silence monstrueux qui s'était fait autour de moi malgré les chuchotements du troupeau massé derrière moi et les bruits du soir (le vent léger dans le saule géant de pépère Tobie, le clapotis les borborygmes de la rivière qui imperturbablement coulait, l'espèce de souffle mécanique que faisaient les voitures en passant là-bas sur le boulevard Gouin, et surtout le ronflement sourd de l'embarcation de la police qui descendait vers l'île aux Fesses), seul et infiniment vulnérable au creux de ce silence stupéfait qui en fin de compte émanait de moi-même... mais, à vrai dire, je ne sentais encore rien pour le moment, pas ce qui s'appelle sentir, pas encore ce qui s'appelle seulement souffrir, non, pour le moment j'étais comme gelé raide sur mes jambes, je ne flageolais pas dans la réalité de mon corps – c'est dans le fond de moi-même que j'étais tout branlant, j'étais tout lousse dans moi et je sentais quelque chose me venir comme une envie de vomir ou de me cracher le cœur et l'âme –, debout solide je disais, on aurait cru fiché en terre, piquet de clôture au bord de la rivière

nauséabonde qui grouillait rouge sous le ciel mourant comme une tranche de viande, regardant sans réellement la voir l'eau bourbeuse et malodorante coulant vers l'est et emportant avec elle tout ce qui restait de lui, toute la chair de lui qui avait commencé à n'être plus rien – car c'était vraiment la fin, cela je l'avais compris depuis un bon moment déjà, tandis que l'embarcation de la police sillonnait la rivière et que les hommes-grenouilles plongeaient et replongeaient, et voici qu'à présent ils se pressaient pour essayer de le retrouver pendant qu'il faisait encore clair, draguaient dans les algues qu'ils remontaient en paquets chevelus et gluants qui me donnaient des frissons... plus loin, du côté de l'île aux Fesses, c'était là qu'ils étaient partis, à présent la lueur luciole du projecteur avait disparu, ils recherchaient le corps de ce pauvre enfant avec leurs gaffes leurs grappins leurs crochets d'acier bruni allaient-ils mordre dans sa chair vide diserte abandonnée dans sa noyade ah mon Dieu! – et un instant j'ai eu l'impression que cela allait me sortir par la bouche, ou du moins que j'allais me mettre à crier ou seulement murmurer son nom, mais je ne disais rien, mes lèvres ne bougeaient même pas, je ne sentais en moi rien d'autre qu'une sorte d'impatience, d'exaspération, une imprécation tranquille qui montait et grossissait comme la fumée d'un feu de dépotoir... (et plus tard je pourrais me rappeler que j'avais perdu contact avec tout ce qui n'était pas l'abomination que j'étais en train de vivre et qui me possédait entièrement, et je me rappellerais aussi que les événements allaient se dérouler ensuite comme dans un sommeil de fièvre avec de brusques réveils haletants, les images se télescopant dans ma tête et s'accumulant là pour toujours, et il y aurait cet homme apparemment surgi tout droit des profondeurs marines, revêtu de la combinaison de caoutchouc noir qu'il fallait porter malgré la chaleur extrême pour plonger dans cette eau fétide où proliféraient les mardes et les maladies les plus extraordinaires, cet homme enjambant le bord de l'embarcation et marchant sur la grève pourrie avec un enfant en chandail rouge et blanc dans les bras, ou plus exactement le corps de cet enfant tout mou et ballottant, puis il y aurait la course folle à quatre-vingts milles à l'heure sur le boulevard Gouin dans l'effarement des lampadaires et les croches les virages où la voiture dérapait comme si j'avais voulu culbuter dans le décor pour me vider de tout même de mon sang; puis ce serait Anne dans les frissons électriques de ses nerfs Anne la voilà pâmée avec son grand rire d'horreur elle capotait chavirait folle dans sa tête malade parce que je ne lui ramenaient pas son enfant – bien que le juge eût dit auparavant vous en aurez la garde madame et elle avait demandé toujours? et il avait dit oui toujours mais le père pourra venir le chercher le samedi –, puis il y aurait

toutes les rues de cette nuit d'août où j'allais marcher au hasard, à peu près comateux, sentant que j'allais me réveiller de cela, ou qu'en moi quelque chose allait se dresser et prendre forme).

Gilbert La Rocque, *Les masques*, extrait des pages 19 à 25 de l'édition Typo (2003).

Avant le virtuel

On m'a proposé plusieurs titres pour la présente chronique, mais quand on a mentionné *Les masques*, j'ai tout de suite acquiescé. J'avais publié un article sur ce roman, en mars 1980, dans la revue *Spirale*, mais j'en avais complètement oublié l'existence. Je me rappelais vivement, par contre, de l'écrivain impétueux, de l'éditeur exigeant et généreux qu'a été pour moi Gilbert La Rocque quand j'ai publié *Les faux fuyants* aux éditions Québec Amérique, et la stupeur qu'a causée sa mort subite quelques années plus tard.

Il arrive, quand on relit un roman longtemps après la première fois, qu'on se sente dérouté, comme si on ne l'avait jamais lu. Les romans de Dostoïevski, par exemple, lus à l'âge de vingt ans, m'ont donné, des décennies plus tard et dans une nouvelle traduction, l'impression d'aborder un univers complètement nouveau, inconnu.

La même chose m'est arrivée avec *Les masques*. Je me souvenais du mouvement profond et puissant – mouvement de l'écriture et mouvement de la rivière, mouvement du temps et mouvement de chute, de défaite inexorable jusqu'à la mort annoncée d'un enfant de huit ans. J'ai été surprise, très surprise de ce que j'ai trouvé, frappée de plein fouet par l'insistante dégradation du corps de la femme, l'insistance anale-fécale, la saturation agressive du style. J'avais perdu le souvenir de ces aspects qui ne m'avaient pas choquée à l'époque où je collaborais à la revue *Spirale*, alors dans l'élan de sa jeunesse.

J'ai cru que ce qui me frappait ainsi était l'extrême violence du texte : violence du vocabulaire, violence dans les relations homme-femme, dans les relations humaines, violence du ton, violence faite à la phrase même – un peu comme j'ai été étonnée par la dureté du monde et des personnages de *À toi pour toujours ta Marie Lou* présenté au Théâtre du Nouveau Monde la saison dernière. Mais à la réflexion, plus encore qu'une certaine incapacité « québécoise » à établir les contacts